

Michel. N

JEU DE DUPE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-1448-8**

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Il prit du recul et en connaisseur observa le résultat.

Satisfait du travail accompli, il s'apprêta à partir lorsqu'il sentit une présence dans son dos.

Sans raison apparente, la panique le submergea. Lentement, comme aimanté, il se retourna. Dans un premier temps, il ne distingua que du noir, plus précisément une cagoule noire. Il s'en serait presque contenté, mais après le premier temps vint le second qu'il regretta amèrement.

En cette fin d'après-midi d'hiver le commissariat du quatorzième arrondissement traversait une sérieuse période de turbulence. Le commissaire divisionnaire Risi, à l'ordinaire si posé, frôlait la crise de nerf.

- Goriot, je dois préparer la venue du ministre de l'intérieur et du Préfet de Paris alors que je ne suis seulement averti que deux heures à l'avance. Ce n'est pas de l'amateurisme, c'est tout simplement du sabotage. Trouvez-moi Mazel, c'est à lui de s'occuper des médias et des badauds, je ne peux pas être en même temps au four et au moulin. Vous m'entendez Goriot, ramenez le par n'importe quel moyen, même menotté si nécessaire.

- Commissaire, vous pensez vraiment que mettre Mazel, en première ligne pour superviser ce genre d'événement est une idée judicieuse. Vous connaissez son état.

- Goriot, vous n'êtes pas sérieux ! Monsieur le commissaire principal Mazel a passé ces six derniers

mois à relater la vie du commissariat à un écrivain de seconde zone et vous laissez entendre qu'il traverse une période difficile.

Bien, nous reparlerons de tout cela plus tard, sa place est ici, maintenant. Vous lui faites un topo sur la visite impromptue de nos chers patrons et vous lui dites de rappliquer dare-dare.

Goriot acquiesça pour le principe, mais ne tenta pas de joindre le commissaire qui, depuis quelques jours, s'était réfugié dans un mutisme total. Les SMS ou autres textos qui lui étaient adressés restaient lettre morte.

Tu navigues dans ton monde, Mazel, moi pour le coup je joue ma tête. Le moindre cafouillage et direction la circulation, comme dans les bandes dessinées, pensa-t-il en marchant vers le bureau du lieutenant Leserc. Il s'apprêtait à pousser la porte, lorsqu'il entendit la voix de Risi raisonner dans tout le bâtiment.

- Chacun à son poste, cria le commissaire, tout en se dirigeant vers le hall d'entrée pour accueillir ses hôtes qui arrivaient toutes sirènes hurlantes.

Les voitures officielles se garèrent en double file, les motards bouclèrent une partie de la rue de Vaugirard pour sécuriser le secteur. Les hauts fonctionnaires sortirent tranquillement des véhicules et se dirigèrent vers le commissariat en serrant les mains des habitants des immeubles riverains.

Le ministre de l'intérieur et le préfet échangèrent un bref salut avec le commissaire divisionnaire. Les journalistes épiaient le moindre geste, les micros étaient tendus et les appareils photos crépitaient pour immortaliser l'instant. Risi pensa furtivement à Mazel qui, au plus mauvais moment, lui faisait défaut.

Il croisa les doigts et entraîna le ministre et sa suite dans les arcanes du commissariat.

La visite dura quarante minutes sans que le moindre dérapage soit à déplorer. Risi fut le premier étonné de cette performance. A sa grande surprise, il reçut les félicitations pour ses excellents résultats, alors que nombre d'enquêtes n'avaient pas encore abouties. Chacun eut le droit à un petit mot aimable, une petite tape sur l'épaule, un clin d'oeil.

Pour le divisionnaire, la partie était gagnée. Il raccompagna le ministre ainsi que le préfet sur le perron du commissariat avec lesquels il se prêta au cérémonial de la photo. Le ministre se fendait d'un large sourire tout en dressant un pouce en l'air. Le préfet se tenait en retrait et Risi échangeait une virile poignée de main avec son ministre de patron. Après le traditionnel discours de clôture le cortège s'ébranla. Il faisait maintenant nuit noire, soulagé le divisionnaire ne s'attarda pas sur le trottoir, il remonta le col de sa veste et regarda d'un œil distrait les derniers véhicules officiels disparaître de son champ de vision.

- Tout s'est bien déroulé, aucun raté, vous avez assuré patron, dit Goriot qui venait à sa rencontre.

- Trop tôt pour la pommade, l'avenir nous dira si les pontifes sont satisfaits. Il s'agit de communication et si les retours des médias ne sont pas à la hauteur, je paierai les pots cassés, vous pouvez me croire.

Les deux hommes se retournèrent et tout en continuant à palabrer, se dirigèrent vers le perron du commissariat. Juste avant de pénétrer dans le hall chacun ressentit une gêne infime, un léger malaise, une impression de manquer quelque chose, mais tout à leur bavardage, ils refusèrent de voir l'évidence.

D'une démarche présidentielle, Risi alla à la rencontre du personnel pour le remercier chaleureusement de leur comportement et de leur professionnalisme. Il grignota avec l'adjudant Picard un reste de pizza dans la cuisine du commissariat, avala un verre d'eau qui lui resta comme un avertissement en travers de la gorge. Il consulta sa montre, salua la brigade de nuit et décida de rejoindre son domicile.

Sur le coup des vingt-deux heures, Il poussa la porte de son appartement, s'affala dans son canapé, savoura un whisky écossais bien tourbé de seize ans d'âge et écouta la radio tout en lisant ses mails. Il eut beau se refaire le film de la soirée, tous les clignotants étaient au vert, la réception s'était parfaitement déroulée, pourtant il avait un sentiment désagréable, celui d'avoir raté un épisode.

Il ressentait une étrange impression qu'il avait connue deux fois dans sa vie. La première le jour de son mariage, qu'il savait d'avance voué à l'échec, la seconde le jour de son divorce, qu'il comprit après coup être une ruine. Cette troisième fois, lui serait fatale, il en était persuadé.

Risi arriva le lendemain matin au commissariat et entra comme à son habitude par la porte de service pour rejoindre son bureau. La pièce qu'il occupait était à son image lisse et sans fioriture. Il s'assit dans le vieux fauteuil et attendit la visite de Goriot qui, tous les matins, lui apportait les journaux. Le capitaine ne dérogea pas à la règle et lui tendit les quotidiens avec un sourire crispé. Risi s'en saisit avec un léger tremblement.

- Nous avons au moins un petit entrefilet sur la visite du patron ? demanda Risi.

- Vous faites la première page de tous les journaux, répondit Goriot d'une voix éteinte, le visage blême.

- Tous les journaux, c'est trop, je suis flatté ! dit-il en se penchant sur la première de Libération.

Il ne lut pas l'éditorial, ce n'était pas nécessaire, il observa consterné la photo qui s'affichait en première page. Le ministre était rayonnant, le préfet effacé et Risi impassible. Le cliché, somme toute, était réussi. Bien encadré il avait sa place sur son bureau, mais

l'inscription qui trônait au dessus de la tête des trois hommes, bien en évidence, gâchait indiscutablement la fête.

Risi avait cette faculté de ne jamais laisser transparaître ses émotions lorsque la situation n'était pas à son avantage, mais dans le cas présent rien ne pouvait égaler le désastre qui venait de s'abattre sur sa tête. Il ne jura pas, ne cria pas, il se contenta de regarder par la fenêtre les premières gouttes de pluie qui tombaient sur l'asphalte et qui dévalaient dans le caniveau avant d'être aspirées par la bouche d'égout.

Il remercia Goriot et lui demanda de quitter la pièce.

- Patron, il ne faut pas dramatiser. Vous connaissez la presse, elle a toujours tendance à exagérer. Faites le dos rond, ça va passer, tout passe, dit Goriot.

- Vous allez rigoler Goriot, j'ai fait un cauchemar, comme une sorte de prémonition. Je tentais en vain de lire mon journal, à chaque fois que je découvrais l'éditorial du jour, le papier se consumait lentement pour finir en tas de cendre, amusant n'est ce pas ?

Goriot n'insista pas, il referma la porte du bureau de Risi, et laissa le commissaire face à lui-même.

Le divisionnaire contempla à nouveau la photo à la une de tous les quotidiens et il comprit ce qu'était la solitude, la vraie solitude.

L'apparition de ce graffiti, sur le mur de son commissariat, bien mis en valeur par la lumière des flashes faisait vraiment incongrue. A son grand étonnement, il se surprit à apprécier le côté artistique de la peinture murale qui l'expédiait, sans ménagement, au fond du trou.

- Il faut être objectif, les couleurs, le graphisme, tout est parfait, dommage que l'artiste soit si prolix,

«FUCK LA POLICE» placardé bien en vue, au dessus du premier flic de France et du Préfet de Paris ça fait désordre, déglutit-il avec difficulté. Je dois admettre que ce type possède un certain humour, signer son boulot sous le nom de Faust et m'expédier directement en enfer, ça ne s'invente pas. Je sais lutter contre les délinquants, la presse même les confrères, mais contre le ridicule, je suis impuissant, dit-il la voix emplie d'amertume.

Si seulement le ministre de la culture avait remplacé au pied levé son confrère, il aurait peut être apprécié le message, songea-t-il, étonné de la dérision dont il vivait cet événement qui bouleversait le cours de sa vie.

La sonnerie du téléphone le ramena à la réalité, sans réfléchir il décrocha le combiné. Il laissa passer l'orage, que dire, sauf à approuver le monologue de son interlocuteur.

- Monsieur le Préfet, la presse, les journalistes, tous pourris, je comprends votre ressentiment et aussi la colère du ministre. Je vous assure tout mettre en œuvre pour découvrir l'auteur de cette immondice, dit Risi sachant que la partie était perdue d'avance. La suite de la conversation lui donna raison, il perçut les mots : scandale, suspendu, enquête, Inspection Générale des Services.

Risi raccrocha. Il eut l'impression de voir défiler sa vie, comme si son existence était arrivée à son terme. Ce n'était pas le cas, il était vivant et bien vivant. Il convoqua Goriot pour lui faire part de la situation.

- Je viens d'avoir le préfet, vous vous doutez de la teneur des propos, pas besoin de faire un dessin, je cesse mes fonctions ce jour même. La peinture rupestre a fait un tabac en haut lieu. Ils ont

énormément apprécié la qualité de l'oeuvre et la subtilité du message de ce Faust.

- Je vous passe donc les clefs de la maison, c'est à vous que revient la tâche de diriger ce commissariat. Vous avez toujours été loyal, ce poste vous appartient de droit. Félicitations!

Stupéfait Goriot regarda le divisionnaire.

- Je ne peux pas accepter votre proposition, c'est à Mazel de vous remplacer. Il est commissaire principal alors que je ne suis que capitaine.

- C'est vous que j'ai choisi, vous en avez l'envergure. C'est une opportunité qui ne se représentera pas tous les jours, saisissez votre chance.

- Je refuse le poste, répliqua Goriot.

- Je vous conseille d'accepter, Mazel ne mérite pas votre estime, vous savez où il se trouve actuellement, vous savez où il était hier ? il nous a carrément abandonné, trahi, c'est impardonnable. Maintenant, libre à vous de refuser, mais, si je tombe vous tombez aussi. Je ne vous lâcherai pas si vous me remplacez, dans le cas contraire le chapeau sera assez grand pour que nous le portions ensemble.

- Vous me faites chanter.

- Ce n'est pas du chantage, je suis dans la panade du fait de votre laxisme, il vous appartenait d'empêcher que de tels événements se produisent, c'était votre rôle. Estimez-vous heureux de cette proposition qui ne durera pas éternellement, dit Risi en consultant sa montre. Alors, cessez de jouer les vierges effarouchées et passons à autre chose. Goriot savait depuis le début de cette affaire que sa responsabilité était engagée. Il était temps de cesser ce combat d'arrière garde. La solution préconisée par Risi représentait le moindre mal. Il était temps

d'obtempérer avant que le divisionnaire ne change d'avis.

- Admettons que j'abonde dans votre sens, comment voulez-vous que je sois crédible ? Je vous répète que Mazel est bien plus gradé que moi, je n'aurai aucune autorité sur les collègues.

- Vous vous sous-estimez commandant, cela a toujours été votre tendon d'Achille.

- Commandant ? c'est une blague, dit-il en s'adressant à Risi les yeux écarquillés.

- Regardez vous-même, votre promotion est parue hier au journal officiel.

- C'est quoi ce canular ?

- Vous pensez bien que je n'ai pas le cœur à rire, vous avez postulé trois fois au grade de commandant, je me trompe ?

- Non, c'est vrai, mais c'était plutôt par principe. Je savais que j'étais barré par Mazel, ce qui d'ailleurs est normal, vu ses états de service.

- Décidément, je me demande si vous êtes à la hauteur. Certes, Mazel est commissaire principal, mais, selon vos propres termes, il traverse une période difficile. Peut-être même une grosse dépression, allez savoir. Il est davantage attiré par la littérature que par son job. Actuellement, il a la tête ailleurs, laissons le à ses occupations et faites votre boulot.

- Voilà le fin mot de l'histoire, vous vous payez Mazel pour une question d'égo. Tout ça pour un bouquin, une simple fiction. Vous savez que je suis incapable de gérer le commissariat sans Mazel. C'est quoi votre plan ?

- Je n'ai aucun plan, commandant Goriot, je vous souhaite bonne chance pour la suite. Ah oui, j'ai transmis à toutes les brigades une note qui fait état de